

Un souffle effleurant mon front me ramena à la réalité. Je me levai tremblante.

— André ! m'écriai-je, cela est mal ! bien mal !

— Pardon ! me répondit-il ; vous vous taisiez, j'ai cru que mes paroles ne vous déplaisaient pas.

— J'ai été surprise, je l'avoue ; mais vous ne deviez pas profiter de mon trouble.

— Ne soyez pas méchante ; vous savez qu' je n'ai pas voulu vous offenser. Martine, je vous en prie ! ne gardez pas cet air fâché. J'ai eu tort, peut-être, mais si vous saviez combien je suis inquiet ! Combien je serais malheureux si vous me repoussiez !

La voix d'André était si douce, son regard prouvait si bien qu'il était sincère, que je me sentis incapable de lui faire d'autres reproches.

— Partons, dis-je simplement. Je suis restée trop longtemps ici ; ma mère sera inquiète.

André se leva docilement et voulut me reprendre le bras.

— Non, non ! m'écriai-je ; après ce que vous m'avez dit, cela ne se doit pas.

— Et pourquoi ? Suis-je donc un malhonnête garçon ? Vous savez, Martine, que votre père m'aime, si seulement vous m'encouragez un peu ! Vous secouez la tête... Ah ! je vois ce que c'est : j'ai été prévenu, vous en aimez un autre...

— Oh ! pour cela, non ! dis-je avec vivacité. Mais vous, André, comment voulez-vous que je vous croie, lorsqu'aux assemblées, partout, vous n'êtes occupé que des autres jeunes filles...

Je m'arrêtai court, j'aurais bien voulu reprendre ces paroles, car ne prouveraient-elles pas à André que je m'occupais beaucoup de lui, qu'un peu de jalousie se mêlait à ma préoccupation ? André, toutefois, ne tira pas un trop grand avantage de mon étourderie.

— Martine ! dit-il, ce n'est pas d'aujourd'hui que je vous aime ; souvent j'ai cherché à vous le faire comprendre. Je ne suis pas un grand clerc ; mais je sais bien que je n'aimerais ja-